

Paul Bondallaz : l'art de la retouche

Autor(en): **Mauron, Christophe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers du Musée gruérien**

Band (Jahr): **5 (2005)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1048221>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Né en 1972, **Christophe Mauron** est licencié ès Lettres (histoire et journalisme) de l'Université de Fribourg. Il a publié deux ouvrages sur l'émigration suisse en Argentine: *L'armailli et le gaucho* (1999) et *La Réincarnation d'Helvétia* (2004). Il est actuellement conservateur adjoint au Musée gruérien de Bulle et responsable de la commission des Cahiers du Musée gruérien.

PAUL BONDALLAZ

L'ART DE LA RETOUCHE

Nous sommes au Cercle catholique de Fribourg, le 13 février 1919. Une affluence importante est rassemblée pour suivre la conférence de Paul Bondallaz: «Le Mouvement littéraire en Pays fribourgeois vers 1850³». La veille, le journal *La Liberté* a annoncé la manifestation en ces termes: «Tout en caractérisant leur œuvre et en la rattachant au mouvement littéraire français, [Paul Bondallaz] nous montrera comment nos auteurs trop souvent ignorés sont spécifiquement fribourgeois et ont le parfum du terroir national. Ce sera le côté particulièrement attrayant de cette causerie instructive.»

La culture française

L'orateur, Paul Bondallaz, est chef de service à la Direction de l'Intérieur du canton de Fribourg. Il est né le 29 janvier 1886 à Domdidier. Son père était notaire à Estavayer et juge cantonal. Après un passage au Collège Saint-Michel, il fait son droit à l'Université de Fribourg. Il est membre de la société d'étudiants La Sarinia. Dans le cadre de ses études, il côtoie les futurs conseillers fédéraux conservateurs Etter et Celio. Son stage d'avocat effectué, il entre pour une brève période à la Banque de l'Etat. En 1916, il est nommé à la Direction de l'Intérieur. En marge de cette carrière officielle, Paul Bondallaz se pique de littérature. Au Cercle catholique, il retrace les origines du mouvement littéraire fribourgeois, et esquisse – non sans quelques retouches – le portrait des pionniers de *L'Emulation*.

En 1919, les pionniers de «L'Emulation» se retrouvent sur le devant de la scène. Dans la foulée de Gonzague de Reynold, qui vient de publier le troisième tome des *Cités et Pays suisses*, Paul Bondallaz et Auguste Schorderet¹ exhument les pionniers de 1850, désormais revêtus du bredzon² des «poètes de la Gruyère».

1 Voir l'article de François Rime.

2 A l'origine, le bredzon était le vêtement de travail des armaillis, les bergers gruériens qui fabriquent le fromage à l'alpage. Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, cet habit devient un emblème identitaire régional.

3 BONDALLAZ, Paul: «Le Mouvement littéraire en Pays fribourgeois vers 1850», in *Annales Fribourgeoises*, Société d'histoire du canton de Fribourg et Société fribourgeoise des amis des beaux-arts, 1919, N°1, pp. 1-28.

Il y a une chose que Sciobéret n'a point voulu saisir, une chose qui fausse cependant ses personnages, puisqu'ils sont gruyériens. Il n'a pas compris la vie religieuse de notre peuple. Il s'est moqué d'elle. Cette lacune et ce manque de goût font qu'il est impossible de le louer avec toute la sympathie que mériterait pourtant son très grand talent.

BONDALLAZ, Paul

**«Le Mouvement littéraire en Pays fribourgeois vers 1850»
Annales Fribourgeoises, 1919.**

En introduction, Paul Bondallaz évoque une lutte séculaire: celle qui oppose les civilisations francophone et germanophone sur la «ligne de front» fribourgeoise. Le français, c'est la langue des Lumières, de la Révolution, du Progrès; elle fait une entrée triomphante dans Fribourg «encore enténébré de germanisme»: «Sous l'influence des humanistes du XVIII^e siècle, les idées démocratiques commencèrent à filtrer chez nous avec l'idiome qui les portait. Une lutte très vive s'engagea entre la bourgeoisie et l'aristocratie gouvernementale, la langue française servant les opinions nouvelles auxquelles adhèrent petit à petit le plus grand nombre, la langue allemande, défendue par des adeptes de plus en plus clairsemés appartenant au germanisme patricien. L'échauffourée de Chenaux (1781) servit le doux parler autant peut-être que les idées politiques avancées.»

Le français, langue de la démocratie, l'allemand, langue de l'aristocratie? Paul Bondallaz le reconnaît lui-même, la démonstration a ses limites: les lumières de la Révolution et l'essor du libéralisme – l'influence «des éléments d'extrême gauche», comme il écrit – ne suffisent pas à expliquer l'essor francophone dans la petite république des bords de la Sarine. Y contribuent également l'immigration à Fribourg des ecclésiastiques et aristocrates contre-révolutionnaires français, ainsi que la réouverture du Collège Saint-Michel par les Jésuites, le 15 septembre 1818.

Vers 1850, les conditions historiques sont réunies pour que le mouvement littéraire fribourgeois s'épanouisse: «La nécessité crée l'organe (...). Fribourg devait avoir son organe littéraire. Ce fut *L'Emulation*. (...) Si nous avons lu *L'Emulation*, nous possédons à peu près la synthèse de tout le mouvement des lettres durant la période qui va nous occuper.»

Le «parfum du terroir»

Paul Bondallaz poursuit avec le portrait des principaux acteurs de la revue. «Hostile au romantisme, qu'il n'entrevoit qu'à travers les débordements de la bohème chevelue», Hubert Charles de Riaz est présenté comme le mécène et le «Mentor» de *L'Emulation*. Les *Tsevreis* de Louis Bornet, une «idylle, écrite en pur patois gruyérien (...) un petit chef d'œuvre», mérite de rester dans les mémoires, de même que la *Madeleine de Miolans* d'Auguste Majeux. Dans ce laborieux pastiche du français médiéval, Bondallaz voit de la spontanéité et du naturel: «Le vieux français, proche parent de notre idiome régional, donnait à la muse de Majeux ce naturel qu'il était incapable d'atteindre dans la langue officielle.»

Chez Pierre Sciobéret, l'orateur admire avant tout l'auteur de textes régionaux en prose (*Colin l'ar-mailli*, *Marie la tresseuse*, *Martin le scieur*): «La langue de Sciobéret a gardé la tournure du parler romand. Elle lui sert à broser des tableaux criants de couleur locale gruyérienne.» Marcelin Bussard «tonne, foudroie les tyrans, écrit pour les fêtes patriotiques, les dîners de voisinage. Ses vers sentent la poudre de 1847. Charles de Riaz le regarde, comme une visitandine regarderait un bolchevic». Audacieuse comparaison sous la plume du chef de service, alors que les souvenirs de la Révolution russe (1917) et de la Grève générale (1918) sont encore vifs. Concernant Nicolas Glasson, Bondallaz avance la thèse suivante: «Glasson n'est pas un artiste. Ce n'est pas un penseur. Il n'en demeure pas moins notre bon poète du XIX^e siècle.» Voilà qui suscite quelque perplexité chez le lecteur contemporain. Qu'est-ce qu'un poète qui ne pense pas et ne crée pas? Nous découvrons ici une conception archaïque et mystique de l'artiste, en tant que messenger chargé de transmettre aux hommes la parole d'êtres invisibles (dieux, défunts, patrie), un peu à la manière d'un médium, ou d'un évangéliste. La pensée du conférencier se précise dans la suite du texte: «Là où il est le meilleur, c'est lorsqu'il est le plus franchement gruyérien.» En clair, à travers Nicolas Glasson, c'est la Gruyère elle-même qui s'exprime. *L'Emulation* est résumée à quelques personnalités: Charles, Bornet, Majeux, Sciobéret, Bussard, Glasson. «Ajoutons le professeur Sterroz, voilà la Pléïade de la revue». Vient la conclusion, un peu attendue: «Tous ces poètes sont gruyériens. Ceci doit retenir notre attention».

Une méthode discutable

Ce qui doit surtout retenir notre attention, c'est la méthode que le conférencier utilise pour parvenir à cette conclusion. Ainsi, il consacre plusieurs lignes à Bussard, dont le rôle fut très réduit, mais «oublie» d'autres personnalités de l'envergure d'un Charles de Schaller ou d'un Jean-Nicolas Berchtold. Hubert Charles devient l'âme de la revue, en lieu et place d'Alexandre Daguet. Des collaborateurs de premier plan comme Max Buchon et Xavier Kohler sont relégués dans les notes de bas de page. A contrario, un auteur aussi épisodique que Joseph Sterroz (huit publications dans *L'Emulation* entre 1854 et 1856) figure aux côtés de Sciobéret, Majeux, Bornet et Glasson comme un des piliers de la revue. Pourquoi ces omissions, ces promotions et ces relégations? Désireux de démontrer que *L'Emulation*, c'est la Gruyère littéraire, Bondallaz «efface» simplement les auteurs étrangers au district: Berchtold, Daguet, de Schaller, Buchon et Kohler.



Paul Bondallaz (1886-1955)

Faut-il le préciser, cette interprétation ne correspond guère à la réalité de 1850. Comme l'a démontré Jean-Maurice Uldry, dans la première série de la revue (de 1841 à 1846), un quart seulement des articles étaient consacrés à la littérature. Au sein de la rubrique littéraire, la poésie côtoyait des nouvelles, des traductions d'œuvres étrangères, des comptes-rendus et des critiques d'ouvrages. À l'intérieur de la catégorie «poésies», les pièces à thème régional représentaient un infime pourcentage. Enfin, parmi la septantaine d'auteurs qui écrivaient dans la revue, huit seulement étaient originaires du district du Sud fribourgeois.

Le «fossé moral»

Quelles sont les motivations de l'orateur? Pourquoi exhumer ces auteurs qui, en 1919 déjà, étaient selon lui «trop souvent ignorés»? Pour le comprendre, il faut se replonger dans le contexte cantonal de l'époque, et dans la biographie de Paul Bondallaz. Ainsi, l'opposition «lumières françaises» – «ténèbres germaniques» mise en place par l'orateur dans son introduction nous renvoie davantage à l'actualité de 1919 qu'à l'histoire du canton. La Première Guerre mondiale est terminée depuis peu: l'armistice a été signé le 11 novembre 1918, soit trois mois avant la conférence. Pendant le conflit, les esprits ont été profondément marqués par la virulence des propagandes nationalistes française et allemande. Les deux parties avaient la conviction d'incarner la «civilisation», de mener un combat contre un «ennemi héréditaire». Ces propagandes n'ont pas épargné la Suisse. A Fribourg, situé sur la frontière des langues, la tension est à son comble: c'est «le fossé moral». Entre 1914 et 1916, la population manifeste, dénonce l'invasion de la Belgique neutre, agresse deux professeurs allemands, défille au cri de «A bas les boches, vive la France»! Outre-Sarine, le journal germanophile *Stimmen im Sturm* attaque la culture française et la mentalité «welsche»⁴. L'Allemagne de 1919 a très mauvaise presse: perdante de la «der des ders», elle hérite de la responsabilité morale du conflit. En faisant l'éloge d'un canton de Fribourg latin et francophone – et c'est selon lui en Gruyère que se concentrent ces ingrédients – Paul Bondallaz prend position dans le vieux débat sur les langues, et rallie le canton de Fribourg au camp des vainqueurs.

Le «préfet-poète»

Même s'il en a une vision étroitement régionaliste, Paul Bondallaz nourrit une admiration sincère pour les auteurs de *L'Emulation*. Où sont les poètes d'au-

4 GUI SOLAN, Hubert, *Fribourg et le fossé moral*, mémoire de licence photocopié, Université de Fribourg, 1979.

jourd'hui? se demande-t-il dans la conclusion du texte. Suivez mon regard: Paul Bondallaz se présente en héritier des Bornet, Glasson et Sciobéret. A y regarder de plus près, il possède un certain nombre de points communs avec eux: même origine provinciale, mêmes études chez les Jésuites, même carrière au service de l'État, même appartenance aux élites politiques et culturelles du canton, même goût pour les Belles-Lettres, même intérêt mêlé de patriotisme pour les paysages, les coutumes et l'histoire cantonale. Seules les convictions diffèrent: c'est dans le camp du conservatisme catholique que milite Bondallaz.

Cet effet de miroir est encore plus frappant lorsqu'on se penche sur la biographie de Paul Bondallaz. Préfet de la Glâne dès 1920 et trente-cinq ans durant, président du Cercle catholique et du Parti conservateur du district, il sera poète à sa manière⁵. Il célébrera le millénaire romontois en 1921 avec une pièce de théâtre intitulée *Au fil du temps*. Compagnon de route de l'abbé Bovet («frère d'armes», dira l'*Almanach de Chalamala*⁶), il rédigera les livrets des spectacles *Le Sonneur de Cor* (1923), *le Tir à la Rose* (1927), *Le Comte Michel* (1931), *Terre rouge*, *Le Chant de la maison*, *Mon Pays* (1934) et les *Scènes fribourgeoises* de l'Exposition nationale de Zurich en 1939.

A son décès en 1955, le journal *La Gruyère* décrira un Paul Bondallaz devenu magistrat «moins par vocation que par tradition (...) conservateur par conviction et par obligation, il ne semblait croire qu'à moitié à la puissance de la politique. Comme l'inoubliable sous-préfet d'Alphonse Daudet, qui allait aux champs pour taquiner les muses, M. Bondallaz était poète (...)» Avec une pointe d'acidité – c'est un adversaire qu'on enterre – le journal radical conclut: «On le comprit fort bien dans son milieu. Son épouse et ses enfants surent l'entourer de cette tendresse dont ont besoin ceux qui vivent un peu au-delà des frontières humaines».

Le «préfet-poète» est présenté comme une sorte d'illuminé égaré en politique. Il n'y a cependant pas de réelle contradiction entre la préfecture et l'écriture, ou entre la politique et la culture. Paul Bondallaz fut à la fois un poète officiel et un relais culturel du régime en place à Fribourg. La muse des Glasson, des Bornet et des Sciobéret chantait la république, la démocratie, la patrie et le progrès. Celle de Bondallaz, les valeurs de la République chrétienne: le travail, la famille, la terre, les ancêtres, et le Très-Haut.

La muse fribourgeoise vers 1850 (...) est parfois excellente, lorsque brisant les conventions, elle puise aux sources même du sol natal, lorsqu'elle s'incorpore dans la Goton de Bornet, la Madeleine de Mionlans de Majeux. Vêtue à la paysanne, elle est gracieuse et sémillante. (...) Quand elle dit ce qu'elle voit, comme elle le voit, dans le cadre de nos montagnes, elle nous enchante. C'est comme un jodel d'armailli, tout en haut, sur un vanil.

BONDALLAZ, Paul

**«Le Mouvement littéraire en Pays fribourgeois vers 1850»
Annales Fribourgeoises, 1919**

⁵ Nécrologie de Paul Bondallaz dans *La Liberté* du 06.07.1955.

⁶ Nécrologie de Paul Bondallaz dans *Le Plaisant Almanach de Chalamala*, Bulle, 1956, p. 91.